

Un joualonais sa joualonie document

Number 312, Summer 2016

Marie-Claire Blais

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/81513ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

(2016). Un joualonais sa joualonie : document. *Liberté*, (312), 39–40.

DOCUMENT

un joualonnais sa joualonie

PARU en 1973, *Un Joualonnais sa Joualonie* s'insère dans les débats qui occupaient alors la société québécoise. Le parti pris stylistique de Marie-Claire Blais pour un joual littéraire, c'est-à-dire entre la retranscription fidèle de la langue populaire à la Tremblay et l'oralité feinte habituellement trouvée en littérature, oriente le propos du roman vers la question de la langue comme critère définitoire d'un peuple et synthèse de sa culture. Cette langue est-elle seulement une? Et peut-elle servir à rassembler un peuple? Surtout : qui a le droit de parler cette langue, de s'en réclamer? Au nom de quoi? Questions encore bien d'actualité...

Rappelons pour mémoire le cri du cœur du chef du Parti québécois devant un groupe musical d'ici chantant en anglais (« En français! ») ou encore Philippe Couillard souhaitant que tous les employés d'usine parlent anglais au cas où un important client aurait une question à leur poser.

Les deux extraits qui suivent sont situés vers la fin du roman, lorsque la ville est le cadre d'une grande manifestation, dite des « Trous-de-cul », où femmes, ouvriers, homosexuels se battent entre eux pour un peu de reconnaissance. Écrivain important, Papillon souhaite s'adresser aux Joualonnais afin de les rassembler dans sa parole. Ces derniers ne sont guère intéressés par le projet. 

LE CHAMPAGNE déversait quand même dans les chopes. Papillon tournait au morose se plaignant que sa Jacqueline était encore en naviguaille.

« Oui, qu'y disait je la comprends de moins en moins ma pauvre mamour, et maintenant, je suis jaloux, sais-tu pourquoi, Seigneurie de Québec? Parce que Jacqueline me vole même mes causes politiques, tiens, je triomphais jadis en parlant à cœur ouvert aux Joualonnais, mais aujourd'hui c'est elle... Elle resplendit parmi eux comme une nouvelle fleur de victoire, lorsqu'elle dit : « Mes sœurs, frères, amis, oui, unissons-nous... » Il y a un frémissement qui passe, tu comprends? C'est l'aile de la femme, sa bénédiction, on écoute, on suspend son souffle, on embrasse, on étreint, même la foule est sensible à cela... Ah! je suis bien malheureux!...

— Écris, Papillon, voilà ton métier!

— Ah! mais écoute, j'ai écrit un petit chef-d'œuvre en Joualonnais; c'était si pur que ça commençait à puer, je pensais : « Ici, mon peuple doit se reconnaître. » Je parlais comme l'homme de la rue, comme la femme du trottoir, comme l'enfant à la trottinette, je repoussais l'ombre symbolique de Maria Chapdelaine vers sa campagne, je fus encore amèrement critiqué mon cher, on a écrit que je ne comprenais pas l'âme des Joualonnais, eux, mes frères, tu te rends compte, je ne les comprends pas... C'était dans la revue Potinons et Détruisons; depuis, ma muse connaît le tourment infernal...

— Tu ne faisais pas assez joualoneux?

— La perfection de cette langue subtile me manquait, ai-je pu lire.

— Reprends ton arc, Papillon, sois plus Joualonnais que le Joualonnais lui-même, voilà le secret? »

(Éditions du Jour, 1973, p. 205-206)

dONC, j'dévale vers le port avec les citoyens et y avait là sur leur estrade pas mal de brailleurs avec Papillon en tête et sous la gueule de Papillon on voyait son ange gardien Corneille qui chuchotait à l'écrivain : « C'est à l'homme universel qu'il faut rendre hommage, ce soir, Papillon, à l'homme, tu comprends, pas seulement aux Joualonnais... — Non, Corneille, ce soir, c'est le soir unique des Joualonnais... et les Joualonnais sont là et c'est l'homme, ça, pour le moment — Espèce de nationaliste borné, je ne demande parfois pour quoi je te publie chaque année... » ronronnait Corneille, entouré d'une mince grappe d'universalisants comme lui, des gars sans poster et sans parti. « Idéalistes de la neutralité, retournez donc chez vous. » disait le raide Papineau, chevalier de l'engueulade celui-là, personne n'échappait au coup de sabre de ce Papineau-là. « C'est l'homme seul que nous aimons mais c'est en son nom multiple que nous voulons parler » disaient les universalisants, mais Papineau claquait encore à leur nez sa bannière. « On ne veut que des Marxistes sérieux dans nos rangs, pas de cet esprit humanitaire stérile ! » Pis ensuite Papineau querelle la Jeunesse Militante qui venait de sortir de son aile, un louveteau de poète clamant à son peuple, en grattant sa lyre :

Mes camarades, mes compagnons
De l'évanescence Amérique
En mal d'amertume...

— Ta gueule quand même, dit Papineau.
— La parole est à nous, dit la Jeunesse Militante.
— À nous... À nous... répétait l'chœur des collégiens.

Il flambe sur la blanche plaine
Il flambe le froid de notre agonie collective...

On était dans les tons jaloux et la vague mugissait en douce, Papillon se racle le gorgeton dans l'micro pi y dit : « Allons mes amis, mes frères, les Joualonnais, que l'harmonie et l'union soient parmi

nous, laissons à chaque groupe la liberté d'exprimer ses revendications... un peu de silence, mes amis !... » Mais y a les gars d'usines qui s'avancent sur l'escabeau de Papillon et des poings qui se lèvent comme pour lui casser l'miroir : « Dis donc, toé, qu'est-ce que tu fais là ? Tu connais rien de rien à nos misères, espèce de professeur payé à la grosse piastre, tu sais pas de quoi tu parles, mon Christ, descends de là qu'un des nôtres s'explique...

— Si c'est ma place que vous désirez, Monsieur, je vous la donnerai, dit Papillon. Nous sommes tous égaux, nous sommes tous frères...

— Pas avec toé, dit le gars, on n'est pas frères pantoutte !

— Mais nous sommes tous des Joualonnais unis pour repousser le même agresseur, n'est-ce pas ? Pour exiger les mêmes droits, dites, mon ami ?

— Chus pas ton ami, OK ? Nous autres, ce qu'on veut, ça te regarde pas, on est des travailleurs à la chaîne, il nous faut plus qu'une piastre de l'heure, on est éccœuré, vous nous éccœurez, vous autres, les gros, les riches...

— Je vous assure que nous ne sommes ni gros, ni riches, dit Papillon. Je vous en prie de croire en la parole d'un Joualonnais, mon ami, de ne pas en douter, ce que vous désirez, nous le désirons avec vous, frères.

— C'est pas vrai, et descends de là, on va prendre ta place, espèce de farceur plein de soupe, capitaliste et big shot Américain !

— Je ne suis qu'un humble Joualonnais, dit Papillon, je vous aime de tout mon cœur, mes amis, je venais justement vous parler ce soir, oui, écoutez-moi...

— Ta gueule et descends de là ! »

(Éditions du Jour, 1973, p. 254-256) **L**